

PLACE et SENS du TRAVAIL au fil des âges **(Origine, évolution et perspectives)**

Bibliographie :

- Dominique MEDA : Le Travail : une valeur en voie de disparition (2010)
- Dominique MEDA : Réinventer le Travail (2016)
- Yuval Noah HARARI : 21 leçons pour le 21ème siècle (2018)
- Wikipédia

ETHYMOLOGIE – TERMINOLOGIE :

1) Ethymologie et histoire du mot :

=> quelques divergences sur l'origine du mot mais relatif consensus sur sa source latine : vient du verbe TRIPALIARE : tourmenter, torturer avec le TREPALIUM (instrument pour attacher les animaux ou pour punir les esclaves).

=> auparavant en grec, il y avait le mot ERGON, racine retrouvée dans organiser, énergie, ergonomie.

=> le mot Travail apparaît au 12ème, il désigne un tourment psychologique et une souffrance physique (le T de l'accouchement).

=> au moyen âge : influence du christianisme avec la règle de St Benoît : la vie des moines s'organise autour de 3 activités dont le T manuel, celui-ci servant aussi à expier le péché originel. A cette époque, le mot travail remplace les mots labeur et ouvrage.

=> c'est à partir du 16ème que le T est valorisé et au 18ème le mot prend son sens moderne à savoir une activité productive.

2) Définition et champ du Travail :

=> c'est l'action de produire de la valeur (des biens et/ou des services) à destination d'autrui.

=> mais le travail n'est pas seulement le travail rémunéré, l'activité productrice, il comprend aussi le bénévolat, le travail domestique, le militantisme.

Il n'est pas non plus une simple marchandise (il comprend une relation affective), donc il n'est ni quantifiable, ni enseignable.

=> il peut être libre, salarié ou forcé.

=> c'est une valeur spécifique de l'homme.

=> à ne surtout pas confondre avec le terme EMPLOI qui est une structure sociale.

Sa définition : travail salarié dans lequel le salaire n'est plus la stricte contrepartie de la prestation de travail mais aussi le canal par lequel le salarié accède à la formation, à la protection sociale et aux biens sociaux.

HISTOIRE DU TRAVAIL

Le travail est une catégorie anthropologique dont la signification change selon les époques.

1) Les sociétés primitives

Contrairement à ce que l'on pense, le temps consacré aux besoins fondamentaux est limité : pas plus de 2h par jour chez les chasseurs cueilleurs.

Ce travail n'est jamais pour l'intérêt personnel mais pour la famille et le chef.

Aucune notion de profit, ni de désir d'opulence.

Pas d'échange (au sens économique).

Donc le travail est une activité sociale, à mi-chemin entre l'effort et le jeu, sans aucune notion de thésaurisation ; ces sociétés ne sont pas structurées par le travail, mais par l'extériorité : la nature, les traditions et les dieux.

2) Antiquité

GRECE

Le travail n'existe pas, on parle de métiers, d'activités, de tâches qui sont de 2 ordres :

- ponos (pénibles donc dégradants)
- ergos (œuvre)

qui sont hiérarchisées en fonction de la dépendance à autrui avec la fameuse 3ème classe d'individus : les esclaves, les mendiants, les artisans, les activités de commerce qui ont tous en commun d'être enchaînés à la nécessité (comme les animaux), ils ne sont donc pas libres, et donc pas citoyens.

Remarque : Aristote est un peu gêné de mettre dans cette classe les artisans car ils ont une technique et peuvent produire de la perfection, mais c'est par nécessité et non par plaisir et en plus ce sont des imitateurs et pas des créateurs...

Conclusion : en Grèce et en particulier pour Aristote et Platon : le travail physique est dégradant, il n'est pas le fondement du lien social ; seule l'activité de l'âme, de la pensée est valorisée, ainsi que l'activité éthique et politique.

Etre un homme c'est faire de la philosophie, contempler le beau et pratiquer l'activité politique.

Le travail est opposé à la liberté et au loisir.

ROME

Peu de changement : persistance du modèle grec.

Ce sont les esclaves qui assurent les travaux dégradants et pénibles.

Classification des activités en libérales ou serviles.

Même opposition qu'en Grèce entre labor et otium (loisir), mais attention : le loisir n'est pas du repos.

Donc : là encore le travail ne structure pas la société, il ne détermine pas l'ordre social qui repose sur d'autres logiques : le sang, le rang.

3) Moyen Age :

L'influence majeure du christianisme est à l'origine d'une lente conversion des esprits et des pratiques.

Certes l'esprit demeure supérieur au corps, on méprise toujours le terrestre, le gain, l'accumulation, le commerce et l'homme doit se consacrer à Dieu pour le salut de son âme.

Mais : Dieu a travaillé 6 jours, c'est peut être le début de la valorisation du travail (en fait le travail divin est une création donc une œuvre).

- Saint Augustin élabore le travail monastique, il oppose l'otium (synonyme de paresse) au travail (labor ou opus), il emploie le même terme pour travail humain et travail de Dieu (opus dei), Dieu devient le grand artisan qui impose une forme à la matière, il classe les travaux en infâmes (voleurs, gladiateurs, comédiens), peu honorables (négociants), et honnêtes (paysans, artisans), il estime que le travail est une loi de la nature, il pense que c'est un acte de charité et dit que les métiers manuels permettent la contemplation, enfin il condamne le loisir.

Malgré tout cela, le travail garde une connotation de pénibilité et de pénitence, le travail le plus noble reste intellectuel, il n'est pas bon car il peut nous faire tomber dans le péché et en fin de compte les travailleurs manuels sont toujours au bas de l'échelle sociale.

- Saint Benoit fait entrer le travail dans l'éthique chrétienne ; la société chrétienne se construit autant par le travail manuel que par le travail de l'esprit.

Il faut noter 2 ruptures :

- Aux 8ème et 9ème : nette revalorisation du travail : les laboratoires (ruraux et artisans) face aux religieux et aux guerriers.

- Aux 12ème et 13ème : la liste des métiers illicites diminue, l'usure est moins condamnée, Saint Thomas codifie en développant l'idée d'utilité donc de valeur : trouver le juste prix. C'est l'idée que l'utilité justifie le travail et donc la rémunération.

Bilan à la fin de cette époque :

=> apparition du mot travail.

=> le travail est toujours associé à la peine, à la souffrance et plutôt dégradant.

=> travailler pour son profit personnel et l'échange restent condamnés par l'église.
=> mais le mouvement de fond de valorisation du travail est lancé.

4) 16ème - 17ème siècles :

Pas de grand bouleversement, mais néanmoins le calvinisme amène le culte, la glorification du travail manuel. Sans aller jusqu'à dire que la Réforme a inventé le capitalisme, en s'appuyant sur l'Ancien Testament, les protestants estiment que le travail est le but même de la vie, tel que Dieu l'a fixé, qu'il permet d'échapper aux tentations (puritanisme) et que la richesse, fruit du travail est, une bénédiction divine.

Ces préceptes ont bien été appliqués comme l'a constaté le sociologue allemand WEBER : dans divers pays pluriconfessionnels, ce sont toujours les protestants qui sont les détenteurs de capitaux et qui appartiennent aux couches supérieures les plus éduquées.

5) le 18ème (milieu) jusqu'au 19ème (milieu) :

C'est le moment de l'invention du travail comme catégorie homogène et comme facteur d'accroissement des richesses.

C'est le bouleversement stupéfiant, rapide de l'ordre moral et idéologique : arrivée de la valeur argent et ce des 2 côtés de la Manche.

A l'origine de cette rupture : A. SMITH et son livre : Recherche sur les causes de la richesse des nations (1876) dont voici les idées directrices :

- le travail : c'est la puissance humaine ou machinique qui permet de créer de la valeur, plus simplement : tout ce qui crée de la valeur et ce n'est que ça.

- le travail est un facteur de production, résultat de l'effort exercé sur des objets matériels utiles et agréables à l'homme et toujours visible et mesurable.

Le vrai travail est celui qui est productif, matériel, facteur de richesses et d'échanges ; donc notion restrictive : les autres formes de travail ne sont que des services.

=> le travail est une entité économique.

=> le travail fonde la stabilité de l'ordre social et par l'échange, il constitue le creuset du lien social.

=> sa quantification dépend de l'habileté et du temps (travail = temps = argent) ; il est divisible (germe de taylorisme?).

=> le travail humain est considéré comme une marchandise.

=> le travail permet l'autonomie de l'individu.

=> le travail est une chose détachable de l'individu qui peut donc être louée ou vendue, c'est un négoce.

Bilan : le travail est abstrait, matériel, quantifié, marchand mais n'est pas encore glorifié, car associé à l'effort, la peine, la fatigue.

6) milieu du 19ème – milieu, fin du 20ème :

Enorme décalage entre la réalité et l'idéologie.

=> Au niveau idéologique : «on rêve»...

On assiste en effet à une véritable révolution conceptuelle en France, en Allemagne, en Angleterre : le travail n'est plus un simple moyen de production et de vivre mais il est le modèle de l'activité créatrice, synonyme de la réalisation de soi. Le travail est l'essence de l'homme.

En Allemagne : MARX, inspiré d'HEGEL, pense que toute activité humaine est travail, le vrai travail n'est pas lié au besoin, si le travail est libéré, il n'est plus qu'un lien social (utopie?).

En France, Saint SIMON fait l'éloge du travail (travail = bonheur) ; pour LABORDE : travail = passion, PROUDHON : le travail est l'essence métaphysique de l'homme, et plus surprenant, les socialistes (RICARDO) disent que le travail est la plus haute activité de l'homme.

Bref : en théorie, le travail est non seulement valorisé mais glorifié, il contribue au progrès de l'humanité et permet l'épanouissement personnel.

=> MAIS la réalité du travail est autre :

Rappel : c'est l'industrialisation massive, le capitalisme, le salariat et le taylorisme (fordisme au niveau de l'industrie automobile) qui se définit par l'organisation scientifique du travail industriel par l'utilisation maximum de l'outillage, la suppression des gestes inutiles, la division verticale (hiérarchie) et horizontale (fragmentation du travail) et le salaire au rendement.

Sur le terrain, les conditions de travail sont telles que des critiques émanent de toute part : les artistes ZOLA et CHARLOT.

Les penseurs montent aux créneaux avec en 1ère ligne : MARX : le travail réel est en fait aliénant car son but seul est l'enrichissement et l'homme s'animalise par la jouissance, le travail est une marchandise, il n'est pas volontaire mais contraint, le salariat est une subordination, le travail n'est pas une fin mais un moyen d'enrichir les capitalistes, le salaire n'est pas la valeur du travail mais la location de la force du travail, la valeur essentielle est le profit, la part la plus importante de la plus value est empochée par les capitalistes etc... MARX rêve d'une société sans lutte des classes.

LAFARGUE (gendre de MARX) : le travail n'est pas une contrainte mais une aliénation.

FRIEDMANN : le travailleur n'est qu'un simple rouage du système à l'origine en plus de la surproduction d'objets inutiles au détriment de l'équilibre écologique...

SITUATION ACTUELLE

=> Etat des lieux :

On ne parle plus de travail mais d'emploi.

Nous sommes dans une ère post industrielle : c'est la fin du taylorisme (travail divisé), le travail est plus intellectuel, plus qualifié, peut être plus autonome (leurre?).

Nous sommes dans une période hautement technologique avec spirale de compétitivité sans fin, le travail aménage le monde : l'homme tire de la nature tout ce qui lui est utile et...moins utile.

Nous devons faire face à un chômage important et durable, c'est un mal social car le travail est norme et ordre de nos sociétés. C'est la grande peur (insécurité).

Depuis 1950 : véritable obsession d'augmentation de la productivité, de la relance de la croissance, de la création d'emplois (le plein emploi est devenu une utopie). On assiste à une frénésie du développement, de l'abondance au risque de créer des addictions.

Oui, le travail remplit nos vies (production, consommation).

Oui, nos sociétés (occidentales surtout) sont structurées par le travail et en France de surcroît elle est conditionnée par une hiérarchie sociale (les «rangs» sont fonctions de la réussite scolaire : c'est la nouvelle aristocratie!), les études ayant pour seule finalité le travail et non plus la culture (culture réduite au travail?).

=> MAIS se profile un désenchantement du travail.

(comme le montre de multiples enquêtes en Europe et au Canada).

Certes le travail garde une place importante mais il n'est plus central : de manière unanime, il se trouve à la 3ème place après la santé et la famille et surtout dans les pays protestants, net désir de diminuer le temps de travail par rapport à celui consacré à soi et à sa famille.

La course à la production et surtout à la consommation semble se ralentir, il apparaît de nouvelles idéologies (la sobriété heureuse) et prise de conscience de l'impact sur la pollution et le climat.

Il semble aussi se profiler un déclin de l'éthique du devoir : nous devenons de plus en plus individualistes et le travail est de moins en moins vécu comme une œuvre sociale.

Se développe donc l'idée de l'utopie du lien social par le travail : bien qu'il s'oriente vers le service, donc apparemment plus humain, il ne s'agit pas en fait d'un lien mais d'un contrat, le lien n'est pas la finalité du travail mais un accident lié au travail qui garde une dimension d'abord économique.

Amorce d'une ère post matérialiste : 60 % des Français continueraient à travailler même s'ils n'avaient pas

besoin d'argent, les valeurs intrinsèques du travail deviennent supérieures aux valeurs extrinsèques et ce, dans toute l'Europe surtout du nord (niveau économique élevé), à l'exception des Anglais plus utilitaristes (par rapport aux Français qui ont un rapport plus affectif au travail).

Le paradoxe français : les Français sont ceux qui accordent le plus d'importance au travail mais ce sont ceux, aussi, qui veulent lui consacrer le moins de temps. Encore une fois : décalage entre l'idéal et la réalité...

Pourquoi moins travailler ? Les enquêtes montrent beaucoup de désillusions voire de souffrance (pression, mauvaises relations surtout hiérarchiques, bas salaires) ; c'est en France où les risques psychosociaux sont les plus élevés.

Oui, il y a un désenchantement du travail et ce dans ses 3 dimensions : production, devoir social et épanouissement personnel.

PERSPECTIVES (selon HARARI)

Nous n'avons aucune idée de ce que sera le marché de l'emploi en 2050.

En principe, l'automation et la robotique changeront tous les métiers mais les avis sont partagés sur la nature du changement et sur son imminence : soit des milliards de gens seront devenus économiquement inutiles, soit l'automation engendrera de nouveaux emplois qui assureront à tous une grande prospérité.

La peur que l'automation crée un chômage massif date du 19ème et pourtant celui-ci ne s'est pas produit : il y a toujours eu création de nouveaux emplois et la croissance régulière du niveau de vie est avérée.

Cependant aujourd'hui les règles du jeu sont différentes. En effet : l'homme possède 2 types de capacités : physiques et cognitives ; or, si jusque là les machines remplacent les capacités physiques, l'IA commence à surpasser l'homme dans ses capacités cognitives y compris dans la compréhension des émotions. L'IA fait des percées fracassantes dans les sciences de la vie et les sciences sociales : émotions et désirs ne sont en effet que des algorithmes biochimiques faciles à déchiffrer pour un ordinateur. De plus, l'IA a 2 caractéristiques bien supérieures à l'homme : la connectivité et l'actualisation : les individus ne sont pas connectés et encore moins mis à jour, les ordinateurs oui !

Pour toutes ces raisons : il y a 2 domaines où l'IA peut et va remplacer l'homme : les transports et la médecine avec suppression d'emplois mais aussi création : les médecins ne feront plus de soins mais de la recherche et les pilotes remplacés par les drones assureront la maintenance (dans l'armée américaine il faut 30 personnes pour 1 drone).

HARARI pense que l'homme et l'IA ne sont pas concurrents mais coopérants : l'IA pour les tâches routinières et l'homme pour les travaux complexes et surtout la recherche.

L'IA exigeant de hauts niveaux de compétence, le problème des travailleurs non qualifiés reste entier, et ce d'autant que la reconversion devient très difficile par manque de compétences.

En définitive on aura conjointement la création de nouveaux emplois mais avec un essor important d'une nouvelle classe inutile et encore plus paradoxalement un chômage élevé associé à une pénurie de main d'œuvre.

Cette situation va entraîner une cascade de perturbations : il n'y aura plus d'emploi à vie, ni même de profession à vie, ni de protection à vie car beaucoup de travail en free lance, ou ponctuel, les syndicats seront à la peine, il faudra envisager une reconversion au moins tous les 10 ans ; cette instabilité, cette insécurité générera beaucoup de stress : l'homme peut-il se réinventer plusieurs fois dans sa vie sans perdre son équilibre mental ?

Que pourront faire les Etats ?

- freiner l'avancée des technologies ?
- aider massivement les formations et les reconversions.
- transformer les activités humaines en emplois (éducation des enfants par exemple) mais avec quel

financement ?

- instituer un revenu universel de base car «il faut protéger l'humain et non l'emploi», cela pourrait éviter des révolutions populistes. Mais il y a gros risque de creuser les inégalités car les plus démunis n'auront pas accès aux produits de luxe, or l'on sait que sapiens n'est jamais satisfait : plus il a et surtout plus son voisin a, plus il veut !

Autre difficulté : définir les besoins fondamentaux : éducation et santé certes mais accès à Internet ? Enseignement artistique ? Chirurgie de rajeunissement ?

- enfin, ne peut on pas envisager une société sans travail (exemple des Harédines en Israël) car la quête de sens est plus importante que le travail (art, religion, etc...).

L'idéal serait d'assurer la sécurité économique universelle et d'avoir des activités riches de sens...

CONCLUSION(S)

Le travail est bien l'activité fondamentale et spécifique de l'homme.

Sa définition est difficile, multiple et évolutive.

- Le travail a-t-il une fonction strictement économique c'est-à-dire est-il un facteur de production et un moyen de s'assurer des revenus pour la satisfaction de ses besoins ainsi que pour augmenter les richesses de la société ou a-t-il essentiellement une fonction non économique : c'est une œuvre permettant l'expression de son individualité et l'épanouissement personnel.

En fait ce sont les deux.

- Le travail a-t-il une valeur individualiste (par les revenus qu'il procure) ou est ce un devoir envers la société (valeur éthique) ? En fait les deux (satisfaction des besoins des deux).

- Il est aussi un fait social total : c'est le fondement du lien social et un puissant intégrateur social.

Finalement sa définition moderne est : travail = facteur de production régi par des règles économiques et juridiques précises visant à une fin déterminée. Il recouvre 3 dimensions : production, lien social, épanouissement personnel.

La notion de travail a considérablement évolué au cours des âges : inexistant dans les sociétés primitives, indigne et méprisé dans l'Antiquité, synonyme de torture et de souffrance au Moyen Age, il devient au 18ème un facteur de production et trouve son unité comme travail abstrait au début du 19ème devenant le modèle de l'activité créatrice et au 20ème il se trouve le pivot de la distribution, des droits et des protections de la société salariale.

Le travail est bien une catégorie anthropologique et depuis le 19ème les 3 courants de pensée (chrétienne, humaniste et marxiste) se rejoignent : le travail est bien l'essence de l'homme.

Actuellement, nous sortons du modèle sur lequel nous viv(i)ons depuis 3 siècles : celui des sociétés fondées, structurées par le travail. Et pourtant tant qu'il y aura croissance ou volonté de croissance, tant économique que démographique, on ne pourra pas en sortir facilement : nous sommes des sociétés de travailleurs et il est difficile d'imaginer l'absence de travail.

En tout cas les enquêtes le montrent : on veut moins travailler et de manière épanouissante : ne pas perdre sa vie à la gagner !

Il se peut que la crise écologique nous offre une porte de sortie : production et consommation doivent radicalement changer.

Puisse l'Europe proposer un nouveau type de prospérité, une nouvelle utopie concrète.